

Le Point fr, 22 septembre 2020

Afghanistan, Syrie, Mali... Le temps des guerres sans fin

LETTRE DES ARMÉES. De nos jours, les guerres ne se concluent plus par une victoire militaire. Un constat qui augure des lendemains qui déchantent.

Par Jean Guisnel



Soldat français dans la région de Gourma, au Mali, au début de l'opération Barkhane, en mars 2019. © DAPHNE BENOIT / AFP

Sacraliser les défaites, qui pavent les chemins de la gloire, toutes les armées du monde savent le faire et certaines mieux que d'autres. Réfléchir aux tenants et aux aboutissants des victoires est moins fréquent, peut-être parce qu'elles sont plus rares. Mais d'ailleurs, qu'est-ce qu'une victoire militaire ? Pour s'être posé simplement cette question, le professeur de sciences politiques et journaliste au *Monde* Gaïdz Minassian s'est engagé dans une réflexion de huit années. Elle aboutit à la publication d'un gros ouvrage, dense, érudit et bien organisé, qui explore ce sujet original.

Une vraie victoire ne saurait être passagère, écrit l'auteur. Elle « n'est pas définitive si le camp vainqueur ne signe pas une paix juste et durable avec son ennemi, et si ce dernier ne renonce pas à la guerre pour tout autre litige à venir ». On mesure toute l'importance du sujet quand on évoque la situation en Afghanistan, où vingt ans de guerre n'ont pas apporté la victoire aux États-Unis et à ses alliés. En Irak, la guerre américaine de 2003 a eu les résultats que l'on sait : les chiites alliés de l'Iran sont durablement installés au pouvoir, les terroristes ne sont pas vaincus et le chaos perdure. Quant au Mali, ce n'est pas un

succès. Présents depuis bientôt neuf ans, les militaires français gagnent sans doute des escarmouches contre des djihadistes, mais l'État malien en déliquescence n'est pas en mesure de renverser la vapeur. La victoire est subjective.

La guerre « hybride »

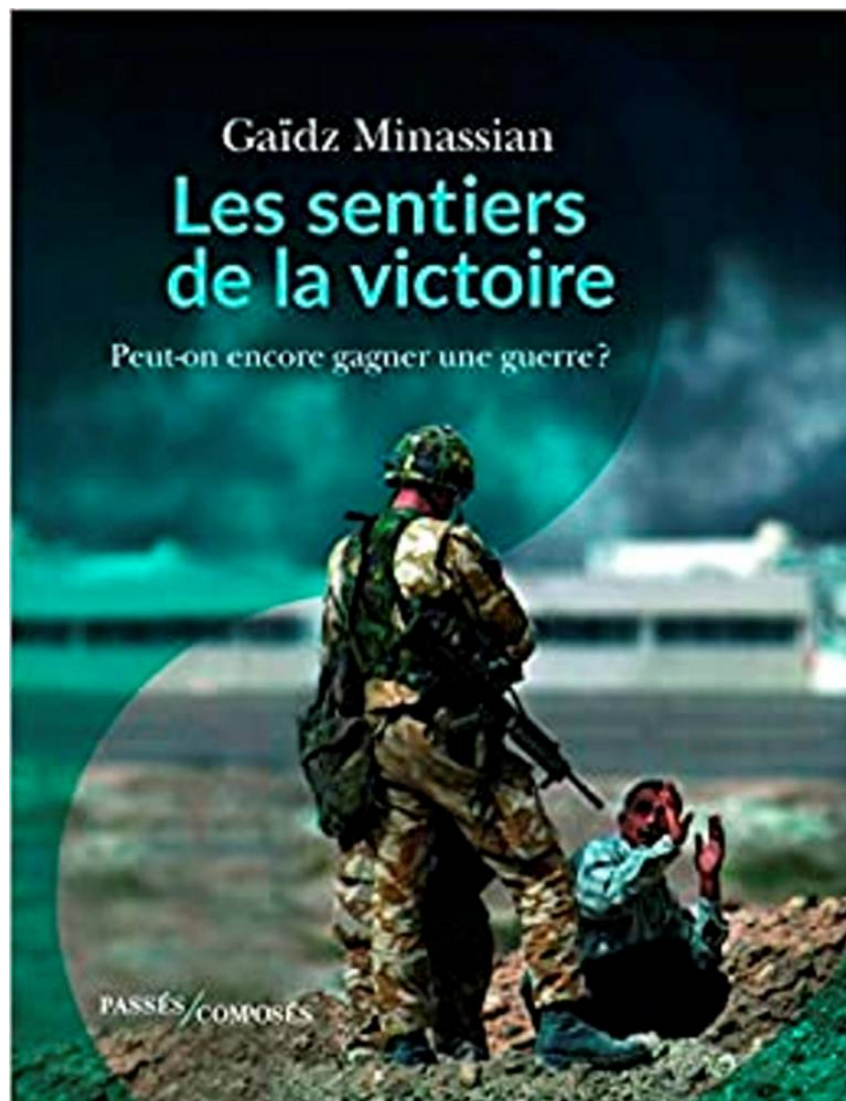
Sous nos yeux, les bouleversements du monde sont lisibles. La victoire militaire n'est rien sans la victoire politique. Minassian revient à juste titre sur une importante évolution : le modèle de la guerre entre États ou coalition d'États, front contre front, n'est plus la règle. Le phénomène possède des racines anciennes, écrit-il à partir de deux exemples : la guerre du Rif (1921-1926) et celle de Tchétchénie (1999-2009). Dans les deux cas, l'armée régulière intervient massivement et coupe les liens entre les insurgés et les populations locales. Mais la victoire n'est pas acquise pour autant, relève-t-il, car elle se trouve invalidée par « une forte solidarité entre les insurgés et la population, la violation de part et d'autre des règles de guerre et le retour à une sécurité fragile qui ressemble plus à une trêve qu'à une paix réelle. Dans ces circonstances, la victoire est impossible, au mieux le duel s'achève sur un match nul ».

L'univers de la guerre que le monde a connu jusqu'à 1945 a basculé vers les conflits asymétriques dits « infra-étatiques » : « Non seulement ce type de conflit représente la tendance générale, mais tous ceux qui ont éclaté depuis des décennies, pour les plus anciens d'entre eux, n'ont débouché sur aucune victoire ni aucun règlement de paix. » Autre tendance : la guerre « hybride », spécialité de Moscou qui fait entrer en jeu un « mixte entre troupes régulières et forces supplétives, opérations militaires et désinformations », comme en Géorgie en 2008, en Ukraine en 2014, en Syrie à partir de 2015. Et aussi en Libye : « Ce scénario à la russe ne prévoit pas de victoire, juste un avantage nécessairement favorable au camp le plus proche de la Russie, qui joue la stratégie du pourrissement sans chercher la moindre solution. »

Humilité hectorienne

La richesse de l'ouvrage exige une attention soutenue, tant il fait appel à des notions diverses et à des références innombrables, à l'abondance parfois indigeste. La clairvoyance de l'auteur est à son meilleur quand il souligne cette évidence, qui concerne l'arc de crise qui s'étend de l'océan Atlantique aux steppes asiatiques : « À la faveur des dernières expériences militaires des Occidentaux, du Sahel à l'Asie centrale, le temps est venu de dire les leçons des interventions et de faire preuve d'humilité, en reconnaissant qu'il s'agit avant tout de revers. »

La guerre est inscrite dans l'histoire de l'humanité comme le moyen ultime d'accéder à la satisfaction d'une ambition collective de territoire et de puissance. Trois moteurs de l'action sont alors mis en œuvre, incarnés par autant de figures de l'Illiade : Achille se bat pour se venger, Ulysse car il y est contraint et Hector parce qu'il « refuse la guerre et s'y lance seulement par devoir de protection de sa famille, de sa cité et de son peuple ». C'est vers ce dernier, qui se demande « peut-on encore gagner une guerre ? », que penche l'auteur. Il tente une réponse : « Tant que l'homme essaiera d'imposer sa volonté et ses normes sur les hommes, il y aura la guerre, et tant qu'il y aura la guerre, il y aura une quête de victoire. » Voilà un ouvrage appelant de salutaires réflexions. Sur la victoire devenue inaccessible et l'absence de moyens de l'atteindre. Au prix de guerres sans fin.



Les Sentiers de la victoire. Peut-on encore gagner une guerre ?, Gaïdz Minassian, éd. Passés composés, 713 pages, 27 euros.